

Date de soumission : 01/08/2021 ; Date d'acceptation : 25/09/2021 ; Date de publication : 31/12/2021

## HISTOIRE, IDENTITÉ ET MÉMOIRE DANS LE ROMAN *LA GARDIENNE DES OMBRES, DON QUICHOTTE À ALGER* DE WACINY LAREDJ

### HISTORY, IDENTITY AND MEMORY IN THE NOVEL *THE GUARDIAN OF SHADOWS, DON QUIXOTE IN ALGIERS* BY WACINY LAREDJ

Sabrina BENZIANE <sup>1</sup>  
Université Batna 2/ Algérie.  
s.benziane@univ-batna2.dz

**Résumé :** *La Gardienne des ombres. Don Quichotte à Alger* est une œuvre qui se plie à différentes lectures et analyses. Outre l'aspect intertextuel qu'elle met en avant à travers le nom de Don Quichotte qui rappelle indéniablement le personnage légendaire de Miguel de Cervantès, l'aspect interculturel est présent et ce, par la rencontre des deux principaux personnages qui n'hésitent pas à partager leur Histoire, leurs univers, leurs mémoires et leurs angoisses spontanément. Le dialogue se fait pour informer, raconter, découvrir une réalité se rapportant à une période pénible de l'histoire de l'Algérie. Mais c'est surtout la réflexion que l'auteur tente d'établir par la mise en relation des thèmes de mémoire et d'identité pour la réhabilitation d'une Histoire nationale qui primera. Une réflexion où l'aspect symbolique qui enveloppe le texte est perceptible à travers les thèmes évoqués, les images créées, le vocabulaire employé, les mythes remémorés, les discours formulés... Une symbolique qui s'attache à la mémoire et à l'identité de l'Algérie qui semble la perdre et se perdre en délaissant ce qui fonde son Histoire et qui semble revêtir une importance considérable pour Waciny Laredj.

**Mots-clés :** *Symbole, identité, mémoire, histoire, rencontre.*

**Abstract :** *The Shadowkeeper. Don Quixote in Algiers* is a work that adapts to different readings and analyzes. In addition to the intertextual aspect that it puts forward through the name of Don Quixote which undeniably recalls the legendary character of Miguel de Cervantes, the intercultural aspect is present and this, by the meeting of the two main characters who do not hesitate to share their history, their worlds, their memories and their anxieties spontaneously. The dialogue is done to inform, tell, discover a reality relating to a painful period in the history of Algeria. But it is above all the reflection that the author attempts to establish by relating themes of memory and identity for the rehabilitation of a national history that will prevail. A reflection where the symbolic aspect which envelops the text is perceptible through the themes evoked, the images created, the vocabulary used, the myths recalled, the speeches formulated ... A symbolism which is attached to the memory and to the identity of Algeria which seems to lose it and to lose itself by abandoning what founds its history and which seems to be of considerable importance for Waciny Laredj.

**Keywords:** *Symbol, identity, memory, history, meets.*

\* \* \*

---

<sup>1</sup> Auteur correspondant : Benziane Sabrina, s.benziane@univ-batna2.dz

Considéré comme une figure emblématique du paysage littéraire algérien postcolonial, Waciny Laredj est parmi les écrivains dont l'entreprise littéraire s'enveloppe d'une réflexion critique qui interroge les réalités sociales, politiques, identitaires, mémorielles et culturelles de la société algérienne. Son œuvre romanesque, traduite dans sa grande partie en français, est souvent baignée d'une aura faisant référence aussi bien à l'héritage arabo-musulman qu'à l'actualité qui touche la société algérienne. Son but est d'éveiller et de faire évoluer les mentalités.

Entre son village, Tlemcen, Damas, Paris, Los Angeles, Beyrouth, Abou Dhabi, son univers se partage entre Occident et Orient et fait que son œuvre est un perpétuel dialogue entre les deux. Il tisse ainsi un pont entre deux rives où l'écriture, en arabe et en français, lui insuffle, souvent ce sentiment d'être « bicéphale ». La complexité des relations se manifeste à travers les histoires qu'il invente et les personnages qu'il met en scène. Ces derniers font souvent référence à des lectures antérieures ou à des textes dont l'imaginaire interpelle l'auteur.

*La Gardienne des ombres. Don Quichotte à Alger* est une œuvre qui se plie à différentes lectures et analyses. Outre l'aspect intertextuel qu'elle met en avant et ce, à travers le personnage de Don Quichotte qui rappelle indéniablement le personnage légendaire de Miguel de Cervantès, faisant du récit l'écho qui rappelle, sinon qui interpelle un autre texte, une autre lecture, un autre univers. L'aspect interculturel est présent à travers la rencontre des deux principaux personnages qui n'hésitent pas à partager leur Histoire, leurs univers, leurs mémoires et leurs angoisses spontanément. Le dialogue se fait pour informer, raconter, découvrir une réalité se rapportant à une période pénible de l'histoire de l'Algérie.

Mais c'est surtout l'aspect symbolique qui enveloppe le texte qui est perceptible à travers les thèmes évoqués, les images créées, le vocabulaire employé, les mythes remémorés, les discours formulés. Une symbolique qui s'attache à la mémoire et à l'identité de l'Algérie qui semble la perdre et se perdre en délaissant ce qui fonde son Histoire et qui semble revêtir une importance considérable pour Waciny Laredj.

À travers une approche thématique, nous tenterons d'interroger les thèmes de la mémoire, de l'identité et de l'histoire qui semblent s'enchaîner naturellement et marquer le pivot autour duquel devrait se construire la société algérienne. Entre un passé et un présent, en continu dialogue, le récit semble marquer cette volonté de l'auteur à mettre en avant un pan de l'histoire nationale où l'influence de la rencontre des cultures dans l'édification de l'identité se heurte à la sédimentation des valeurs sociales et historiques.

Pour se faire nous aborderons dans un premier temps l'aspect interculturel qui interpelle le lecteur par le biais de la rencontre de ses deux principaux personnages Hsissen et Vasquez de Cervantès de Almeria venant de deux rives différentes. Dans un deuxième temps, il s'agira d'interroger les principaux thèmes présents dans l'œuvre : la mémoire, la culture, l'histoire et l'identité en mettant en exergue l'interaction que l'auteur tente de tisser et que le lecteur retiendra indéniablement à la fin de sa lecture.

## 1. Un roman entre deux rives

Intitulé dans sa première publication aux éditions Marsa en 1996 : *La Gardienne des ombres, Don Quichotte à Alger*<sup>2</sup> et repris sous le titre *Le Ravin de la femme sauvage* aux éditions ENAG en 1997, le roman fait revivre la légende de la captivité de Miguel de Cervantès à Alger à travers le périple de son arrière-petit-fils, journaliste espagnol, qui porte le nom du héros créé par l'auteur et qui décide de se lancer sur les pas de son ancêtre emprisonné par les Turcs en 1575. Le lecteur retrouve ainsi un Don Quichotte contemporain dont le destin va croiser celui de Hsissen, un fonctionnaire du ministère de la culture, qu'il entrainera avec lui dans cette quête.

Une œuvre qui interpelle d'autres textes littéraires; ce n'est pas l'unique expérience intertextuelle de l'auteur. Attaché aux deux textes classiques : *Les Mille et une nuit* et *Don Quichotte*, il n'hésite pas à en faire le soubassement de plusieurs de ses récits et qui semblent les vecteurs d'une réflexion continue et actuelle sur le monde. Conscient de l'influence de ces textes classiques sur sa création, il évoque, aussi, ces deux découvertes littéraires comme étant celles qui réveillèrent le côté andalou qui sommeillait en lui. L'influence littéraire de ces textes joue une fonction de dialogue, d'échange, de rappel mais surtout d'attache à une culture partagée entre deux rives.

La particularité, justement, du roman *La Gardienne des ombres* est que le texte est un miroir qui n'hésite pas à refléter ces littératures du monde. D'abord, Cervantès et Don Quichotte : le romancier et son personnage légendaire sont au centre de l'intrigue qui tisse des liens de dialogue et de partage à travers une ambition commune qui va unir le journaliste espagnol et le fonctionnaire algérien.

Aussi, le personnage de Carmen de Prosper de Mérimée, également présent et qui prend place dans la vie du personnage principal Hsissen. La rattachant à la fleur de Cassis ramenée par le Grand-père, bibliophile maure, pour lui rappeler sa vie passée à Grenade. Le personnage devient symbole de séduction. Elle représente la femme andalouse que Hsissen a toujours aimée :

Mais sachez que, pour moi, Carmen est l'image de l'andalouse familière que j'ai toujours aimée. Dans le rêve ! Peut-être... Je crois bien être la seule personne au monde capable de voir son vrai visage, de voyager dans le labyrinthe de son corps et d'embrasser ses yeux fuyants. C'est une proche parente, par le sang et la mémoire. (...) Je sais que Carmen est mon ultime obsession. (...) C'est simple, Carmen est la jouissance même qui hante ma solitude sauvage. (Laredj, 2005 : 17)

Cependant, la fleur de Cassis qui est elle-même devenue une obsession et une habitude aussi bien pour Hsissen que pour sa grand-mère renverrait à différentes symboliques tout au long du récit : emblème de l'exode des Maures : « (...) dernier vestige authentique d'un long passé de douleurs et d'une gloire immortelle. Quand la mémoire est menacée, il ne reste que la nostalgie. » (Laredj, 2005 : 23), symbolique relative au pays: « (...) le cassis est l'emblème national de l'amour et de la tolérance. » (Laredj, 2005 : 19). Cette valeur ignorée qui justement tissait les liens entre la mémoire et l'histoire du pays ne devait pas

---

<sup>2</sup> C'est de crainte de ne pas trouver de maison d'édition preneuse du roman Hârisat al-dhilâl (La gardienne des ombres) que le roman fut rédigé d'abord en français et traduit par son auteur en arabe. Cependant cette expérience semble l'unique pour l'auteur qui estimait que la traduction devenait une réécriture du roman où les deux versions étaient loin d'être identiques. L'auteur avait rencontré le même problème avec son roman Sayyidat al-maqâm (Les ailes de la reine). Le roman racontait le destin d'une jeune danseuse assassinée pendant les émeutes de 1988. Une critique dure de l'islamisme, condamnant son côté criminel et sa vision obscurantiste. Même Dâr al-Adâb, la maison d'édition libanaise, qui s'appropriait à le publier s'était rétractée à la dernière minute.

se perdre. Sous-estimée par la plupart des hommes. Les propos de Hanna, la grand-mère de Hsissen ne manque pas de le confirmer :

Imbéciles ! Vous ne savez rien. Vous êtes des ignares. Vous parlez de nationalisme et vous oubliez que le cassis est notre petite flamme qui ne doit jamais s'éteindre, notre fierté et notre trahison. Maudits ! Réveillez-vous avant qu'il ne soit trop tard et que tout ne soit fichu ! Celui qui oublie la couleur du cassis oublie la couleur de sa patrie. (Laredj, 2005 : 19)

Elle est aussi symbole de stabilité et de familiarité à un moment où le vécu est plein d'incertitude et d'instabilité « [...] C'est mon rituel quotidien et il n'a de sens que pour moi, dans un environnement difficile qui a perdu tout repère. » (Laredj, 2005 : 17). La fleur comme la femme sont des repères qui mettent en avant cette identité partagée entre les deux rives de la méditerranée.

Et c'est justement ces regards croisés de Hsissen et de Don Quichotte qui construiront au fur et à mesure du récit l'image qui se rapporte au pays. D'abord, Hsissen, l'enfant du pays, dont l'histoire personnelle traverse celle du pays, est marquée par la langue et le sexe coupés faisant de lui le « citoyen modèle » qu'il n'était pas avant :

Mais dans la situation où je suis, je ne sais même pas si j'ai le droit d'utiliser le verbe « préférer ». Ce verbe est bon pour les autres, qui ont encore le droit de préférer, mais pas pour moi. C'est ce que j'ai appris des hommes cagoulés qui ont jugés bon de me couper le sexe et la langue pour me donner une leçon inoubliable. (Laredj, 2005 : 213)

C'est lui qui guidera le lecteur petit à petit pour suivre les chemins parcourus et les aventures vécues par le journaliste espagnol et lui-même. C'est à travers lui aussi que le lecteur se retrouvera confronté à des interrogations relevant d'événements tragiques, de décisions absurdes, d'une désinvolture totale mais également d'une cruauté et d'un abus de pouvoir dont les conséquences portent atteinte à toute une part de la mémoire, de l'histoire et de l'identité du pays.

Tout au long du récit, c'est lui qui va dénoncer les agissements claniques et les pratiques mafieuses auxquels se livrait en toute impunité le pouvoir en place afin de servir ses propres visées, et ce indépendamment des autres et du pays qu'il était censée préserver. Des pratiques qui vont précipiter la ruine du pays déjà fragilisé par le terrorisme.

(La famille des Verts fait partie de la grande famille des Pieuvres. Elle possède des milliers de tentacules. Une tentacule est capable de parler avec vous tout en écoutant quelqu'un d'autre qui se trouve à des milliers de kilomètres, pendant qu'une deuxième fait un travail de criminel en étranglant les gens ou les égorgeant, et qu'une troisième tient un discours aux Nations-Unies sur les droits de l'Homme... C'est compliqué. Je voudrais en dire plus, mais quelque chose m'interdit) (Laredj, 2005 : 15)

Les anecdotes ne manquent pas pour illustrer ce laisser-aller auquel sont destinés les monuments et lieux censés symboliser l'histoire culturelle du pays. La symbolique qui entoure le discours du personnage se partage aussi bien entre mythe et réalité où l'espace du texte offre l'image d'un pays qui entre souffrance et survie impose essentiellement une réflexion sur la valeur de sa culture.

Une journée de travail sans relâche des services de la Préfecture et de la municipalité suffit à donner un autre visage au lieu-dit « Cervantès ». (...) Cela faisait dix ans que plusieurs associations se démenaient pour faire classer ces lieux patrimoine artistique national, et voici qu'en une journée, avec un peu d'hypocrisie et de pouvoir, nous étions parvenus à transformer l'intransformable ! Je crois que notre pays est comme ça, il ne fonctionne normalement que contraint et forcé. (Laredj, 2005 : 39-40)

Le ton ironique et malicieux lui permet justement de divulguer ces réalités observées ou vécues par lui, cependant teinté d'une amertume qui démarque l'impuissance qu'il ressentait à ne pouvoir changer les choses.

-Qui est ce Cervantès ?

-Mais monsieur...

Il me coupa pour dire, ricanant d'une manière vulgaire avec son conseiller inculte, qui n'était autre que son beau-frère :

-Du jamais vu ! Un haut responsable qui veut voir la décharge de Belcourt !

-Mais monsieur, vous le savez (j'étais persuadé qu'il n'en savait rien), Cervantès est le père de Don Quichotte ! (Laredj, 2005 : 38)

Un ton ironique et malicieux empreint aussi de cette colère face à cette hypocrisie qui l'entoure :

« J'étais sûr que cette rhétorique de bas étage, reflétant hypocrisie, haine et mépris, m'était destinée, sans oser se nommer ni nommer sa victime. Cette injustice m'a rappelé Lacenaire, le dandy du crime, cet homme qui aurait voulu tuer comme on boit ou on mange. A un moment, j'aurais même souhaité être lui pour clamer comme il l'avait fait, en plein tribunal, son dégoût d'une société fourbe et corrompue, propos repris dans ses mémoires rédigées à la conciergerie entre la fin de son procès et son exécution : « Est-ce ma faute si j'ai vu partout l'intérêt personnel se couvrir du manteau de l'intérêt social [...] » (Laredj, 2005 : 224-225)

Ou bien face à l'insatiabilité de ces gens et de l'usage des préceptes de la révolution nationale pour parfaire leur image :

« Mon Dieu ! rien ne changera donc jamais sur cette terre qui gémit de douleur, de peur et de sacrifice ? Ce n'est pas possible ! Les fils de Chiens ont une façon prodigieuse de se reproduire et de se régénérer, comme les cellules cancéreuses. Ils sortent par la fenêtre complètement laminés et reviennent par la grande porte en brandissant le drapeau de la révolution » (Laredj, 2005 : 223)

Et c'est justement le contraste qu'apporte le personnage de Don Quichotte qui lui, célèbre la mémoire de son père et de son arrière-grand-père à travers ce voyage et en fait même un « projet de vie » qui permet de mettre en lumière cette réalité. La quête qu'il n'hésite pas à entreprendre pour justement revenir sur ce qu'il considère comme un « devoir », un hommage à son père est une leçon qui aboutit à moult conclusions.

Cette obsession de vouloir s'identifier à cet ancêtre et de s'acquitter de cette dette en apportant sa propre contribution à cet héritage l'entraîna à s'imprégner du parcours effectué par son aïeul et à revivre des périples identiques en rapportant, à travers ses mots, le récit de cette quête et les sensations éprouvées. Cette manière de faire revivre une part de lui le conduit à une toute autre découverte : celle de la ville d'Alger :

Je voulais voir une ville, et c'est toute une ville qui est venue à ma rencontre avec ses fleurs de cassis, ses roses, ses parfums, ses coutumes, ses mythes, mais aussi avec les odeurs de ses morts en décomposition. Une autre ville est en train de naître en moi, peut-être en chacun de nous. Quelque chose qui se fait dans l'absurde et le drame. (Laredj, 2005 : 150)

Il va ainsi collaborer à la redécouverte de la ville et à la mise en lumière d'un vécu dont les événements marquent les deux personnages par leur intensité et leur violence, les transformant du tout au tout. La réalité observée du pays donnera naissance à une réflexion qui mûrira petit à petit, donnant lieu à une révolte et à une dénonciation qui

prendra forme à travers le discours de Don Quichotte, ne se laissant pas accuser d'espionnage, se défendant en marquant son amertume face à ce dont il était témoin.

-Monsieur, ce n'est pas moi qui ai mis ce patrimoine dans une décharge.

-Vous voulez nous donner des leçons de morale ?

- Je ne suis pas en situation de le faire, Monsieur, mais c'est un crime de voir un pays comme le vôtre se perdre ainsi. Certains de ses traits culturels sont en train de disparaître, les uns après les autres. C'est une supercherie de nommer ce lieu « décharge ». Ce n'est pas la vérité. (Laredj, 2005 : 182)

Il est celui qui perça le mystère d'Hanna : Gardienne de mémoire et d'histoire :

(...) une femme magnifique qui m'a rappelé nos sages grand-mères andalouses. Elle ne met rien au-dessus de sa fidélité à son arrière grand-père, un lettré maure qui, alors que les bûchers de l'Inquisition brûlaient ses livres, s'est mordu la main en jurant : « Je ne resterai pas une minute de plus dans une Andalousie qui incendie les livres et transforme l'alphabet en cendres ! » (Laredj, 2005 : 165)

Le mythe qui l'entoure rejoindra la réalité pour lui donner toute sa valeur à travers la symbolique qu'elle crée et recrée à l'infini : « En Hanna, j'ai cru entrevoir le mythe de cette ville, celui de la Gardienne des Ombres, une femme qui attend depuis des siècles, sans âges et sans repos. Elle n'a pas vieilli. » (Laredj, 2005 : 165). Mais c'est aussi l'espoir d'un lendemain où la mémoire fera revivre cette ville et son histoire ; tout le pays même renaîtra de ces cendres qui l'étouffent : « « L'horizon noir finira par s'éclaircir, les nuages lourds et chargés crèveront sur la terre, la terre n'est pas folle, elle tourne et finit toujours par nous rendre notre soleil qu'elle cache chaque soir par orgueil ou par jalousie » (Laredj, 2005 : 167). Et c'est lui, l'étranger qui le révèle et y croit parce qu'une part de sa mémoire le rattache à ce pays et à son histoire : « Je crois maintenant que cette histoire dépasse le simple récit de l'itinéraire de Cervantès pour devenir la mienne et celle des habitants de cet îlot aussi vaste qu'une étoile et étroit que le chas d'une aiguille. » (Laredj, 2005 : 209)

Ainsi, le regard de Hsissen sera complété par celui de Don Quichotte : « En réalité, ce pauvre Don Quichotte était en train de m'attirer dans son monde insensé, car c'est à partir de ce jour que j'ai commencé à comprendre que quelque chose dans ce pays était dérangé. Je me suis retrouvé, dans les faits, face à un Etat totalement défaillant. » (Laredj, 2005 : 111). Ils recèlent tous deux cette part de « donquichottisme », selon les propos de l'auteur, qui renvoie au personnage légendaire de Cervantès : à travers les périples et les épreuves auxquelles ils seront confrontés, « (...) ils ont un intérieur qui reste quelque part intact, une certaine enfance, même une certaine naïveté ; des personnages qui ne sont pas contaminés. » (Mokhtari, 2002 : 151)

C'est cette part qui permet de s'attacher aux deux personnages et de saisir la complémentarité qu'ils créés pour donner une image complète du pays et de ce qu'il traverse tout en conjuguant leurs différences et leurs ressemblances.

## **2. Une question de mémoire, d'identité et d'histoire**

### **2.1. Mémoire tatouée et culture ancestrale**

La question de la mémoire qui semble la pierre angulaire du récit se rattache aux personnages, aux lieux, aux objets et aux événements. Elle sert à évoquer l'histoire du pays et des hommes. Elle donne aussi une idée sur l'identité d'un pays qui s'est construite à travers les échanges et l'ouverture sur l'Autre. Chaque aspect traité de cette mémoire se rapporte à une symbolique qui se lit et se lie à travers les thèmes, les personnages, les péripéties et les discours que l'auteur met en relation, faisant d'elle la toile de fond de son récit.

Et c'est important pour l'auteur de parler de cette mémoire du passé qui a cessé d'être puisque la société a cessé de mettre en valeur ce qui, à travers les époques et les événements a pu déterminer ou alors forger l'identité d'un peuple ou d'un pays. Pour lui, la perte de la mémoire historique est due à des raisons politiques mais aussi la volonté d'un islamisme qui vise à l'effacement de toute mémoire relevant d'une histoire plurielle pour n'en garder que celle d'un « islam éternel »

Tout au long du roman, il s'agira de solliciter cette mémoire pour faire connaître des pans de l'histoire nationale, rappeler la richesse de la culture et des traditions et afficher la volonté de confirmer une identité plurielle qui puise toute sa charge des rapports, même ceux de force, avec les différentes cultures qui l'on traversée. Et c'est entre des personnages reflets de mémoire et une mémoire des lieux qui ponctuent la ville d'Alger que les histoires se révèlent. Le lecteur cheminant à travers le récit ne peut que s'imprégner des histoires qui se rattachent aux objets, aux lieux, aux croyances, aux souffrances et parfois aux mythes où se cache à chaque fois une symbolique qui fait ressortir la valeur d'un patrimoine ancestral, riche et varié.

Un vocabulaire imagé où des sens sont aiguisés à travers des couleurs (vert kaki, désert bleu et fluide, cassis rouge, couleur de sang, couleur de terre) des odeurs (fumé suffocante, odeurs entêtantes comme le musc, l'encens, la rose, l'ambre, le benjoin) des sensations (soleil accablant, un chaud parfum de fleurs, arcades pleines d'ombre, mots... doux comme la pluie fine des amoureux), des sentiments (peur, solitude, amertume, amour tolérance, haine). Tout se regroupe au fur et à mesure de la lecture pour attiser toute la curiosité du lecteur et attirer son attention.

Et ce sont des femmes qui partageront cette mémoire : Maya et Hanna. Pour Hanna, sa cécité n'a fait que l'immerger plus profondément dans cette mémoire où la vision reste accrue par les souvenirs qu'elle garde et les images gravées comme les tatouages qu'elle porte. Toute une symbolique qui se détache de ces images marquées à jamais sur la peau : « (...) Le tatouage était le secret des femmes. Ses symboles sont indéchiffrables. Son langage muet. Une forme d'ornement qui ne peut s'écrire que sur les belles. » (Laredj, 2005 : 47). Tout est conté : la jeunesse, les rêves mais également des traditions, des rituels qui évoquent la richesse d'une culture qui se fait l'écho de croyances de part et d'autre. Cependant, tout commence avec l'histoire de la souffrance vécue par le grand-père « contraint de quitter sa ville lumière » et meurtri par le massacre que subit sa bibliothèque brûlée. Ainsi, Tout a une histoire et chaque histoire est une part de l'identité à laquelle elle s'accroche et qu'elle n'hésite pas à partager avec Don Quichotte.

Alors que Maya, assimilée à Zoraïd, la jeune femme maure qui avait séduit Cervantès lors de sa captivité. Elle est en réalité plus proche de Hanna pour être une autre gardienne de mémoire et d'histoires. L'ambiguïté qui entoure le statut qu'elle avait au sein du groupe d'agents qui enlevèrent et interrogèrent Don Quichotte était censée en faire une ennemie

mais sa connaissance et sa manière de raconter l'histoire du pays en évoquant les différents lieux, monuments, événements ou personnalités qui la façonnèrent séduisait Don Quichotte et même Hsissen. L'attachement qu'elle réussit à créer et la considération qu'ils acquièrent en étant des symboles de l'histoire et de la culture du pays se lie à la réflexion qui accompagne ces différentes narrations. Maya réussit à tirer les enseignements qui siéent et à en condenser l'essentiel en le rattachant au présent que vit le pays, étonnant de ce fait Don Quichotte.

Elle s'est levée. Elle était très belle. Ses paroles mesurées m'ont fait penser à Hanna et à l'histoire de cette femme qui n'a d'autre souci que de sauver la mémoire de l'oubli, s'habillant d'ombre pour ne pas être vue et enterrée vivante. Maya est comme Hanna : quand elle parle, elle se raconte, elle devient la Gardienne des Ombres, elle attend le retour du grand Hammou qui la couvrira de mots et de laine. (Laredj, 2005 : 200)

Ces femmes endossant le même rôle de gardiennes et de conteuses se confondant par moments et se complétant par d'autres faisaient revivre des symboles qui partaient en morceaux. En devenant des repères de mémoire qui retiennent aussi bien le passé mais qui n'hésitent pas à dialoguer avec le présent en s'ouvrant à l'autre. Elles prônent ainsi un échange et une tolérance de part et d'autre que tisse une histoire commune.

## 2.2. Identité, Histoire et spatialité

Le lieu sera souvent revêtu par un événement qui le caractérise en puisant dans l'histoire individuelle du pays ou celle commune qui unira le destin de Hsissen et de Don Quichotte. L'histoire du pays et la culture ou les cultures qu'il recèle seront remémorées par l'auteur afin de raviver une mémoire qui semble s'effacer. Réaffirmant ainsi la richesse d'une identité que le pays risquait de perdre puisqu'il n'y avait plus d'appartenance, ni de considération pour ce qui devait unir la société. Les préceptes de la révolution algérienne semblaient perdus dans des considérations personnelles et individuelles. Il n'y avait plus de normes, de valeurs, de modèles ou d'idéaux auxquels l'individu pouvait s'identifier.

Ainsi la ville d'Alger sera célébrée dans le texte à travers « Sa géographie, son histoire, ses mythes, personnages historiques, sites mémoriaux, bâtisses, végétation et arbres exotiques, enfin tout est passé en revue pour rappeler et mettre en relief l'élément sacré de l'héritage culturel local et national. » (Abi-Ayad, 2005 : 7-20). Les différents endroits évoqués révèlent la « dégradation flagrante et délibérée. » qui les caractérisait. Au fur et à mesure que Hsissen et Don Quichotte les traversaient, les récits se faisaient l'écho des crimes qui défigurèrent ces monuments de l'histoire de la ville : l'Amirauté, le jardin botanique avec ses statues, la vieille fontaine maure et le café des Platanes, la villa Sisseni, al Djouhra, autant de lieux et de monuments culturels qui portaient l'histoire et la mémoire d'une ville qui s'est frottée à d'autres traditions : « (...) Chaque fois que je regarde les photos du vieil Alger d'Otth et Courdouan, je donne raison à Hanna qui voue une haine féroce à ceux qui négligent, pillent ou détruisent les trésors des vieilles citées. » (Laredj, 2005 : 86)

La plaque commémorative de la grotte de Cervantès qui connue un sort identique se fera, également, détourner. Un arc en pierre taillée de l'époque romaine avec ses deux supports en marbre blanc, une plaque érigée à la mémoire de l'écrivain Régner, des boulets en pierre taillée datant de la période romaine, des pièces d'or et des tapisseries turques, un exemplaire des *Milles et une nuits*, des vitraux, un tableau d'Etienne Dinot, le cordello de Stein, Les *Rêveries* d'al- Wahrani, le buste de l'écrivain Cervantès subiront tous le même sort. Ce dernier rapporté du musée national des Beaux-Arts par les services du ministère à

la grotte de Cervantès lors de la visite d'un responsable espagnol, sera dérobé et se retrouvera à la décharge de Oued-el- Sammar. Cette liste qui pouvait se prolonger permettait de percevoir l'ampleur du pillage qui touchait ce qui constituait le patrimoine culturel du pays.

Si Don Quichotte ne semblait pas pouvoir comprendre un tel laisser-aller où tout un patrimoine national se perdait. Hsissen, lui, tentait de saisir cette impassibilité face au désastre mais n'en trouvait pas de justifications. Les récits et les anecdotes qu'il racontait à Don Quichotte, ne faisaient que le perdre et se perdre à rechercher une logique à cela : « (...) Une inconscience généralisée. Je me demande si l'Etat, à supposer qu'il y ait un Etat qui tienne encore debout, est un tant soit peu conscient de ces choses. » (Laredj, 2005 : 87)

La décharge de Oued el-Sammar est en elle-même l'exemple de toutes ces incohérences. Lieu sensé recéler les débris de la société, elle était le centre de tout un trafic qui se faisait au vu et au su de tout le monde : « [...] Ce lieu est un marché libre d'échanges pour les hauts fonctionnaires de l'Etat, qui sont partout mais totalement invisibles (...) pièces détachées, médicaments, matériaux de construction, vêtements... Tout dépend de l'activité pratiquée. » (Laredj, 2005 : 58)

Une « institution » avec ses entrepôts, ses bureaux, ses chercheurs, ses vendeurs, ses gérants et surtout ses bénéficiaires : « système opaque, dirigé par des ombres » qui se cachent derrière l'Etat qu'ils forment et déforment avec ces pratiques. Une invraisemblance où tout semble avoir une valeur en dehors de l'état habituel dont il est censé servir. Tout se fait piller et tout est à vendre et à en tirer profit, sans aucun état d'âme, sans aucune morale supposés freiner ces vols. Même les symboles de la culture et de l'identité du pays n'échappent pas à cette déprédation orchestrée par ceux censés les protéger.

La quête des personnages ramène inlassablement à cette réalité poignante que l'auteur voulait pointer du doigt : les symboles qui se perdaient au milieu de tous ces décombres estompaient peu à peu une mémoire de partage et d'ouverture. Le danger est qu' « Un pays sans symboles est un no man's land de toutes les dérives et de toutes les hypocrisies d'un système qui se ronge les sangs pour imposer une autorité déchu. » (Mokhtari, 2002 : 66)

Les situations, les anecdotes, les vérités et les monstruosité se succèdent en un pamphlet qui pousse aux interrogations et à une réflexion continue qui part de la ville, la société, les personnages, l'histoire, la mémoire, l'identité dans un pays rongé par un islamisme meurtrier et un système corrompu.

Le récit évoque justement cette période et sa répercussion sur le pays, ses hommes, son histoire mais surtout sa culture et son identité. Le rappel de certains massacres et horreurs commis par l'intégrisme à des citoyens innocents qui ponctuent le texte (Assassinat de Madame Aïcha Djellid, assassinat de la jeune Houria, assassinat du journaliste et universitaire Bakhti Benaouda et tant d'autres...). Ces récits d'une violence extrême, projettent le lecteur dans une période sombre, ponctuée par des assassinats touchant des personnalités ou tout simplement des personnes ordinaires. La cruauté du geste est mise en avant et à travers elle toute l'angoisse et l'horrification qu'elle pouvait susciter.

Je lui tendis le journal. Il lut. Je relus avec lui : « Madame Aïcha Djellid a été égorgée devant ses trois filles. Dans la nuit de mercredi à jeudi, un groupe de terroristes a fait irruption au domicile de Aïcha, âgée de 37 ans, mère de trois filles et vivant séparée de son mari. Elle était cadre à la Préfecture. [...] »

-Cadre à la Préfecture, son crime était d'être une femme qui ne voyait de sens à sa vie que dans le travail ; qui plus est, sœur de deux cadres, l'un broyé par la maladie et l'exil, l'autre par les mêmes tueurs parce qu'il avait fait des études universitaires en R.D.A. et était sociologue. (Laredj, 2005 : 31-33)

Le dessein de l'auteur est d'exprimer cette réalité politique de l'Algérie des années 90. Cependant, la réflexion porte sur la valeur d'une culture et de ses symboles parfois qui tisse des ponts vers d'autres cultures et qui est mise à l'écart, sinon marginalisée par ceux sensés justement la mettre en valeur. Pour Waciny Laredj :

ce qui m'a toujours étonné dans ce pays, c'est qu'il n'a jamais donné de valeurs à ses symboles, même si le discours officiel s'appuie sur le symbole, ce qui est fondamentalement contradictoire. Le discours national s'appuie sur la symbolique de Novembre mais il ne la respecte pas tout en étant le premier à l'utiliser. (Mokhtari, 2002 : 152)

Ce retour à l'Histoire est un rappel de cette richesse que le pays recèle. Surtout ce qu'il a acquis durant chaque moment, chaque contexte ou époque de cette Histoire. Mais c'est aussi le retour sur cette ouverture sur le monde, même si c'était parfois dans la contradiction ou à travers les guerres, il reste que cette ouverture sur l'Autre a permis de se construire et de se reconstruire. L'auteur croit, justement à l'obligation d'un « dialogue des civilisations » (Yelles, 2010 : 6-7) qui assure la continuité de la vie et de l'humanisme

La leçon est un peu dure : alors que Don Quichotte s'attache à son héritage et à sa culture. Hsissen, lui, est le témoin de dérives, si non la victime d'acharnement comme tous ceux qui veulent sauvegarder l'héritage et l'histoire du pays. Les mésaventures des personnages dans leur course pour justement revaloriser une part de l'histoire partagée fait face à une mise à nu de comportements, de discours et d'une perversion de ce qui est censé être préservé étant le reflet de cette part d'ouverture et de partage que recèle le pays.

Les propos des personnages dont le sentiment d'impuissance est très présent et sincère face à cette réalité exposée reflète aussi le délaissement et le laisser-aller face à tout ce qui est censé appartenir à l'identité du pays : Sa culture, ses symboles, ses valeurs, sa mémoire. Si certains (Hsissen et Maya ) font partie du système ou ont « (...) les pieds dans le système » cependant, ils n'en sont pas « contaminés ». Ils sont beaucoup plus des pions impuissants sans autonomie d'action dont l'intérieur « (...) reste quelque part intact, une certaine enfance, même une certaine naïveté » (Mokhtari, 2002 : 151). Même l'amour qu'il porte à ce pays ne suffira pas à le préserver.

Waciny Laredj tente d'attiser la réflexion sur les chaînons qui semblent assurer la survie et la continuité d'une société et d'un pays : une Histoire ravivée par la remémoration de ses symboles et de ses valeurs acquises au fil des épreuves et du temps et transmises aux générations dans le respect de ces mêmes valeurs. Dans le but de s'affirmer et de pouvoir s'identifier face à l'Autre aussi bien dans sa différence que dans sa ressemblance.

Ainsi, ce que le roman recèle de plus marquant se condense à la fin de la lecture où le lecteur en sort avec des lieux, des images, des histoires, des faits, des mythes. Tout pousse à la réflexion et aux interrogations. L'auteur se trace comme objectif d'aiguiser les consciences, d'évoquer des horreurs qui replongent le lecteur dans le quotidien de terreur

des années marquées par le terrorisme. Cependant, la critique est acerbe, également, concernant le pouvoir, sa gestion, le manque de compétence, de structures, d'entretiens, de sécurité. Tout est dit et révélé pour incriminer le « système » et son incompetence mais aussi pour développer une réflexion chez le lecteur qui se prolonge au-delà du récit.

### Références bibliographiques

- ABI-AYAD, A. 2005. « La gardienne des ombres : Fiction, réalité et mémoire du patrimoine ». *Cahier du Crasc, Centre de Recherche en Anthropologie Sociale et Culturelle (CRASC)*. N°11. p. 7-20 - <https://cahiers.crasc.dz/index.php/fr/18-les-cahiers/laredj-waciny-et-la-passion-de-l-ecriture/264-la-gardienne-des-ombres-fiction,-r%C3%A9alit%C3%A9-et-m%C3%A9moire-du-patrimoine>, consulté le 25 août 2018.
- GUENATRI, L. 2010. « Contre une décadence programmée : le Don Quichotte à Alger de WacinyLaredj ». *Recherches & Travaux* [En ligne]. N° 76. URL: <http://recherchestravaux.revues.org/402>, consulté le 29 juin 2018.
- LAREDJ, W. 2005. *La gardienne des ombres, Don Quichotte à Alger*. Libre -Poche. Alger.
- MOKHTARI, R. 2002. *La graphie de l'horreur, Essai sur la littérature algérienne (1900-2000)*. Chihab Éditions. Alger.
- YELLES, M. 2010. « Waciny Laredj : une écriture algérienne entre Orient et Occident » dans *Algérie Littérature/Action*. N° 141 / N° 141-144. URL : [www.revues-plurielles.org > \\_uploads > pdf](http://www.revues-plurielles.org/_uploads/pdf), consulté le 15 juillet 2018.